Femme racontée, voix réinventées dans *La Cheffe, histoire d'une cuisinière* de Marie NDiaye

Andreea-Madalina Voicu

Professeur de FLE en Roumanie
Membre associée du CELIS de Clermont-Ferrand (France)

andreea_nam@yahoo.com

Résumé : Une « cuisinière » est au centre du dernier roman de Marie NDiaye (2016), mais le récit de sa vie personnelle et professionnelle est pris en charge par son ancien assistant, qui a été longuement amoureux d'elle. Ses propos, dirigés vers un interlocuteur invisible, se veulent complets et véridiques, alors qu'il avoue que « [m]ême à [lui] la Cheffe a dissimulé la plupart des traits de sa personnalité » (Marie NDiaye, 2016, 16). Ce portrait oblique de femme n'est pas singulier dans l'écriture de NDiaye : d'autres héroïnes peinent à faire entendre leur voix ou bien s'efforcent elles-mêmes de l'étouffer. Il s'agit d'observer les enjeux de ces images faussées dans les représentations contemporaines de la femme, d'abord à travers la vie racontée de la Cheffe, ensuite grâce aux histoires unilatérales ou bien polyphoniques d'autres protagonistes ndiayïennes.

Mots-clés : femme, portrait, voix, perspective, littérature française contemporaine.

Après deux romans régis par la relation Europe-Afrique (*Trois femmes puissantes* et *Ladivine*) et parsemés de remarquables figures de femmes noires et métisses, Marie NDiaye revisite dans son dernier roman, *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, deux topiques qui lui sont chers : la région bordelaise et la cuisine, sans pour autant renoncer à retracer le destin d'« une femme admirable » (NDiaye, 2016, 47), blanche cette fois-ci. Par ailleurs, la cuisine est presque depuis toujours essentielle dans les textes de NDiaye, en tant que lieu et sensation [1]. Dans *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, le tout se couvre d'une teinte de gourmandise sobre et de vocation sainte. La Cheffe n'est pas une simple cuisinière, elle est une artiste bénie par « le génie de la cuisine » (*ibid.*, 100), une élue qui s'immole sur l'autel de la perfection culinaire, sans connaître d'autres

1. Dans *En famille*, Fanny devient cuisinière dans un restaurant de province. Rudy Descas, le héros du deuxième volet de *Trois femmes puissantes* est marchand de cuisines. Clarisse Rivière (*Ladivine*) est serveuse. En plus, la nourriture peut corrompre ou sauver comme c'est le cas dans *Mon cœur à l'étroit :* les plats préparés par Noget ou sa belle-fille nuisent à Nadia, tandis que ceux de sa mère ont un effet purificateur.

plaisirs dans la vie. Au moins, c'est le portrait que lui trace son ancien assistant, un homme jamais nommé, longtemps après la mort de l'héroïne. Ses propos, dirigés vers un auditoire invisible, se veulent complets et pertinents. Le désarroi de sa propre existence désœuvrée et alcoolisée, conjugué à l'amour tourmenté qu'il voue toujours à la Cheffe, viennent corrompre la véridicité proclamée de son discours. Des failles, de la jalousie, des perceptions erronées : la vérité est à portée de main, mais jamais atteinte.

Ce portrait oblique de femme n'est pas singulier dans l'écriture de NDiaye : Fanta, la deuxième *femme puissante* est absente du récit où elle aurait dû être la protagoniste. Son mari assume le point de vue et crée un portrait contrastant, issu de l'adoration jalouse qu'il a pour sa femme. Une entière franchise n'est cependant visible ni même quand l'héroïne prend en charge son propre discours, que ce soit directement ou de façon détournée. Ainsi, Nadia éprouve-t-elle échec après échec dans sa vie personnelle et professionnelle, sans avouer ses propres manquements. L'image polyvalente de Clarisse Rivière naît du croisement des regards et opinions parfois contradictoires. Comment avoir une représentation authentique si les voix de la Cheffe et d'autres personnages féminins ne confirment ni n'affirment rien, car elles sont silencieuses ou trompeuses ? Le doute est alimenté par le jeu de voix et de silences, de certitudes et de mensonges ; l'identité féminine s'en trouve affectée. Ces femmes sont racontées ou se livrent elles-mêmes, mais jamais complètement. Et dans ce décalage s'observe également le statut de la femme moderne : indépendante, mais vulnérable, en quête d'une emprise ferme sur sa propre destinée, mais chancelante à cause de ses faiblesses, de son héritage et de ses proches. Il s'agira d'observer les enjeux de ces portraits faussés dans les représentations contemporaines de la femme, d'abord à travers la vie racontée de la Cheffe, ensuite grâce aux histoires unilatérales ou bien polyphoniques d'autres héroïnes ndiayïennes [2].

1 *La Cheffe*, ou l'hagiographie d'une cuisinière

« Un narrateur dont nous savons peu de choses entreprend de raconter la vie d'une cuisinière, la Cheffe, dont il a été l'employé durant de longues années » (Reynier, 2016) : ainsi résume Marie NDiaye la trame du roman paru en 2016. Malgré la longueur de certaines phrases, leitmotiv de l'écriture de la romancière, il est évident dès l'incipit [3] que le roman a un caractère oral ; c'est un dialogue tronqué entre l'ancien assistant d'une cuisinière célèbre et une ou plusieurs personnes invisibles. Des passages en italique s'ajoutent aux répliques de l'homme : son sous-conscient retrace sa vie de retraité à Lloret-de-Mar, tout en continuant, imperceptiblement, la légende de la Cheffe. Car le narrateur n'est pas seulement l'ancien assistant de la fameuse cuisinière, il a été aussi l'amoureux de la fille de celle-ci et le père de Cora, petite-fille de la Cheffe. Trois générations de femmes sont ainsi racontées par un homme troublé. Tous ces détails se dévoilent pourtant progressivement. Le but de l'écrivaine est « qu'on ne soit jamais tout à fait convaincu de ce que nous dit le narrateur. Il mène son en-

2. Le corpus de cette recherche vise les œuvres les plus récentes de Marie NDiaye, celles publiées aux éditions Gallimard, à partir de 2007.

3. La première ligne est une réponse à une question jamais entendue : « Oh oui, bien sûr, c'est une question qu'on lui a souvent posée. » (NDiaye, 2016 : 9.) Ce genre de phrase est récurrent tout au long du roman, sans qu'il soit toutefois possible de délimiter les interlocuteurs ou leur nombre.

quête, il fait des suppositions mais il y a beaucoup de choses qu'il ignore. Presque rien de ce qui concerne la Cheffe n'est certain » (*id.*). Cependant, au début, l'homme affirme « être doté d'une certaine finesse d'esprit » (NDiaye, 2016, 16). Muni de cette conviction, il entreprend de créer la légende de la Cheffe. Il s'agira d'observer l'unité du portrait *officiel* avant d'en découvrir les fissures.

Le narrateur se croit investi d'une mission importante : celle de transmettre à la postérité le destin merveilleux de la Cheffe. Elle est la Sainte, lui – son apôtre. L'emploi d'un lexique chrétien n'est pas anodin, vu que son ancienne employeuse est perçue comme l'instrument d'une force divine. L'apparence physique de la Cheffe est évocatrice du champ religieux :

> *Elle était une idée de visage, un emblème de visage* qui, dans la clarté matinale impartiale et juste, proclamait : puisque ma cuisine doit être représentée par des traits humains, voici ceux qui en expriment au mieux l'extrême simplicité, voire le dénuement, car ces traits ne sont ni charmeurs ni jolis ni ornés, *ils sont au-delà de toute considération de beauté ou de laideur.* (*Ibid.*, 23, je souligne.)

Les ressemblances aux icônes byzantines sont nombreuses : la même épure, les mêmes lignes précises, mais asexuées, la même clarté. Le prénom de la Cheffe, Gabrielle, révélé dans le dernier paragraphe du roman, est aussi suggestif[4] et contribue, lui-aussi, à l'aura de sainteté enveloppant l'héroïne.

Le caractère de la Cheffe s'inscrit également dans une perspective hagiographique. Attachée à ses parents pauvres, elle passe son enfance à les aider dans leurs durs travaux saisonniers. Elle y acquiert une bonne éthique et une résilience qui l'aideront à réussir très jeune. Son existence est pourtant définie par son penchant culinaire : la Cheffe est douée pour la cuisine et la préparation des plats est le plus grand plaisir qu'elle ait connu à la vie. Intelligente et au « cœur généreux » (*ibid.*, 84), elle se tient pourtant en retrait du monde extérieur. Professionnelle, mais sans flatter ses clients ni les côtoyer, elle amène l'austérité en cuisine et la rend désirable. Hermite culinaire, ses créations ne s'éloignent jamais trop de la pureté et de la perfection du produit d'origine :

> [La Cheffe] montra [au narrateur] [...] la manière dont elle procédait pour simplifier sa cuisine autant que possible et qu'on ait pourtant la sensation d'une extrême élaboration, d'une pensée longuement et ardemment méditée pour parvenir à cela : *le produit offert dans sa quasi-nudité.* (*Ibid.*, 220, je souligne.)

Ses plats glorifient ainsi Dieu indirectement, tout comme son physique et son caractère résolu lui rendent hommage. Et son dernier repas, partagé avec le narrateur trois jours avant sa mort, est hautement allégorique. Le « jardin enchanté » (*ibid.*, 275) qui accueille le festin, l'allure de la Cheffe, « scintillante, pure et nette dans une robe de coton blanc » (*id.*), « les poules, les jeunes légumes, les cerises déjà mûres » (*ibid.*,

4. Son prénom est la version féminine de l'archange Gabriel.

276) peuplant cet endroit magique, le vin, tout cela retranscrit la Cène de Christ dans un langage culinaire :

> Elle me dit que le repas était là, sobre, magnifique et parfait. Nous pouvions nous imaginer la saveur de chaque élément comme de ces éléments combinés. Elle n'inventerait jamais rien de plus simple ni de plus beau, aussi notre vin, cet excellent graves, suffisait à notre déjeuner qui constituait le couronnement, dit-elle avec un douloureux sérieux, de la longue cérémonie qu'avait été sa carrière. (*Ibid.*, 276.)

Passionnée, stoïque, loyale, intelligente, aux traits purs et aux goûts excellents : ceci est l'image que le narrateur veut transmettre de la Cheffe, une virtuose de la cuisine. Or il comprend que son désir de « tracer une *Vie de la Cheffe* comme on écrit une *Vie de Saint* [...] n'est pas possible et la Cheffe elle-même l'aurait trouvé ridicule » (*ibid.*, 46). La perfection du portrait soigné jusqu'à l'obsession est mise en doute par les paroles (rapportées) d'autres personnes ayant connu la Cheffe et même par les contradictions présentes dans le discours de l'homme. Sa proclamée finesse d'esprit ne l'épargne pas de méconnaître ou de préjuger :

> Je ne sais si mes raisons sont excellentes. [...] Je m'interroge [...], parfois je ne suis plus sûr de rien sauf de mes manquements impardonnables au souvenir de la Cheffe, alors je parlemente avec elle des nuits entières [...]. (*Ibid.*, 140.)

La différence d'âge et de sexe sont les sources primaires des jugements erronés, le narrateur devant reconstruire une grande partie de la vie de la Cheffe à travers les témoignages parfois chiches des contemporains de celle-ci. À cela s'ajoute l'amour passionné, jaloux et sans retour que l'homme éprouve (toujours) pour l'héroïne. Il essaie de reléguer son subjectivisme, affirmant « que le fond de [s]on cœur a toujours pénétré celui de la Cheffe, quand bien même elle était une femme, quand bien même elle avait le double de [s]on âge » (*ibid.*, 16). Toutefois, ces deux aspects influencent la manière dont il manipule les informations et remplit les lacunes. La paternité de la fille de la Cheffe est ainsi attribuée au jardinier des Clapeau, les premiers employeurs de la femme, de manière complètement arbitraire. On découvre également que, lors de son premier emploi dans un restaurant, la Cheffe souffrait d'un psoriasis que le narrateur n'aurait jamais soupçonné, malgré ses tentatives d'« oppos[er] inutilement [s]on ton sceptique et faux à [l]a certitude blasée, vaguement ennuyée » (*ibid.*, 172) de l'ancien collègue de l'héroïne. Le portrait *officiel*, si soigneusement construit, connaît donc des fissures insidieuses qui démystifient l'aura de perfection de la femme. Son apparence physique n'est pas toujours celle d'un visage pur, androgyne ou d'un corps « beau et digne dans ce qu'on supposait de sa vitalité, de son courage, de sa perfection animale » (*ibid.*, 104). L'eczéma en est un exemple. En outre, l'homme remémore l'aspect de son employeuse lorsqu'il la rencontre fortuitement en dehors du restaurant :

> [E]lle portait ainsi une robe de satin fuchsia assez courte et vaguement moulante, ceinturée d'un cordonnet de cuir noir, une petite veste noire cintrée, un collant de dentelle noire et des escarpins échancrés à talons

> hauts, tout cela voulant faire sexy dans un désenchantement et un effort dont le spectacle me désolait. (*Ibid.*, 102.)

La féminité appuyée de ce portrait déconcerte le jeune homme et lui rappelle sa mère [5], dont il ne garde pas un bon souvenir. La seule photo connue de la Cheffe est également relayée comme impropre à cause du « visage enjoué et badin » (*ibid.*, 15) qui ne convient pas avec ce que le narrateur a connu ou veut transmettre. L'admirable caractère de la cuisinière, de même que son intelligence sont à maintes fois mises en doute par d'autres personnes ayant travaillé ou vécu avec elle, telles que Declaerk (le premier employeur restaurateur de la Cheffe) ou la fille de l'héroïne. La Cheffe a abandonné son enfant en bas âge pour se dédier à sa passion pour la cuisine et, même si elle l'a reprise dès son succès assuré, les relations entre elles ont été à jamais affectées par cette négligence précoce. Ou bien, s'il faudrait croire aux propos de l'homme, la fille ingrate et jalouse a persécuté sa mère et l'a dénigrée même après la mort de celle-ci. Ajoutons à cela ce que le narrateur essaie d'occulter : son amour jamais réciproqué pour la mère détruit sa relation avec la fille. Le corps de celle-ci lui servira à assouvir pour un instant le désir pour la Cheffe, avec des résultats funestes. On se doute bien que les sentiments haineux entre la fille et le narrateur soient issus de la déception de leur liaison : l'image de la Cheffe s'en trouve également tachée.

Les histoires contrastantes du héros concernant d'autres femmes de sa vie informent de la qualité et de la partialité de ses propos. Pour le retraité de Lloret de Mar, la fille de la Cheffe est une personne mesquine et narcissique qui blâme sa mère pour tous les échecs de sa vie. Par contre, le jeune homme de 25 ans qu'il fut avoue avoir considéré la fille comme « la plus belle, la plus extraordinaire personne qu['il] avai[t] jamais vue » (*ibid.*, 236). Les deux furent complices et amoureux, parents d'une fille. Cette première impression fut de courte durée, mais son aveu dénonce sa faible perception. De manière similaire, le regard qu'il pose sur sa fille, Cora – seule interaction qui se déroule au temps du récit – est chargé de préjugés et inconséquent. Cora compte sur son aide pour ouvrir un restaurant à Lloret de Mar. Le génie de la cuisine bénit une descendante de la Cheffe, mais le narrateur reste aveugle avant que Cora ne l'en prévienne. Et s'il avait fait fausse route aussi dans son interprétation de la Cheffe ?

2 La condition féminine

La Cheffe, inspirée par la première femme étoilée par le Guide Michelin, Eugénie Brazier [6], « rejoint [...] l'admirable cortège des héroïnes si intenses dont Marie NDiaye n'a cessé, depuis plus de trente ans [...], d'ausculter les silences indéchiffrables et les empêchements » (Crom, 2016). Celles qui l'ont précédée artistiquement n'arrivent pas à sortir de l'anonymat, mais ne sont pas pour autant moins intéressantes ou mystérieuses. Voyons un peu leur portrait, faussé, lui-aussi, de l'extérieur ou de l'intérieur.

5. « [J']étais accablé et rempli de pitié hargneuse quand ma mère se faisait belle de cette façon maladroite, déchirante. » (*Ibid.*, 105.) Le sous-texte œdipien est limité, mais infuse subtilement le texte et éclaircit un peu l'attraction du narrateur pour une femme âgée.

6. Voir Gilles Chenaille, « Le dernier livre de Marie Ndiaye, écrivain féministe » in *Marie Claire*. [En ligne] http ://www.marieclaire.fr/,le-dernier-livre-de-marie-ndiaye-ecrivain-feministe,834384.asp.

Une longue journée d'été dans la province française : Rudy Descas (*Trois femmes puissantes*) remémore les événements qui l'ont amené dans une position de crise. En assurant le point de vue, il usurpe le droit de Fanta, la deuxième femme puissante, à raconter sa vie et ses déceptions. Le portrait féminin qui en résulte est filtré par l'adoration, la jalousie et la végétalisation. Rudy ne fait pas de sa femme une sainte, mais un arbre déraciné, dépérissant dans le climat vaguement raciste de la Gironde. Contrairement à la Cheffe, la jeune Sénégalaise est vivante, mais la romancière lui refuse la parole, tout en lui accordant une fin heureuse. Après la catharsis de Rudy, Pulmaire, leur voisine, observe Fanta fondue dans un laurier, « un improbable surgeon pourvu d'yeux grands » (NDiaye, 2009, 245) poussant finalement des racines dans son pays adoptif. La Cheffe et Fanta n'interviennent aucunement dans les représentations biaisées faites par deux hommes. En revanche, la narratrice de *Mon cœur à l'étroit* (2007) a le privilège douteux de faire résonner sa voix ; douteux, car personne ne veut entendre l'indignation et la révolte qui l'animent. Bordeaux entier semble tourner le dos à Nadia et à son mari, Ange, alors qu'ils sont sûrs de leur innocence et de leur probité. Or il semble que le trajet et la personnalité de la femme ne sont pas sans tache. Peu à peu, le discours de Nadia, parsemé de passages en italique retranscrivant ses pensées les plus intimes, révèle les mensonges qui empoisonnent son existence : sa naissance dans une banlieue pauvre, ses parents abandonnés et déclarés morts, son ex-mari et son fils traités avec froideur, alors qu'elle se forge une identité bordelaise pure et un parcours professionnel irréprochable. Ce désir de paraître anime également la figure centrale de *Ladivine* (2013), la métisse blanche Malinka. Profitant de sa peau claire, écartant sa mère africaine, elle se forge une nouvelle identité, celle d'une Clarisse complètement Française. Son image est la plus nuancée, puisqu'elle englobe plusieurs perspectives : le point de vue de Malinka est présenté en premier et, après la mort de celle-ci, les souvenirs de ses proches – mère, ex-mari, fille – viennent enrichir et facetter son portrait. L'héroïne réussit certainement son plan, car ses proches voient en elle surtout une « femme impersonnelle, irréprochable et candide » (NDiaye, 2013, 363). Pourtant cela affecte irréparablement ses relations.

« Hantée par des femmes puissantes » (Crom, 2016) et éprouvées, Marie NDiaye l'est bien, jusqu'à voir ses œuvres traitées de féministes. Pourtant, comme le souligne Gill Rye dans l'avant-propos à *Une troisième vague féministe et littéraire*, « peu d'auteures françaises se réclament ouvertement féministes » (2009, X). C'est bien le cas de Marie NDiaye. Les femmes et leur monde, leurs soucis, leurs réussites sont bien au cœur des écrits ndiayïens, bien que l'écrivaine affirme qu'elle « ne [s]e voi[t] ni comme une femme qui écrit, ni comme une femme noire qui écrit » (Asibong, Jordan, 2009, 199). L'engagement social de son frère, Pap Ndiaye, historien et auteur de *La condition noire*, n'est pas ouvertement partagé par la sœur.

Toujours est-il que les histoires individuelles détaillées par ses œuvres peignent un tableau réaliste, légèrement étrange, mais toutefois touchant à la femme contemporaine. Ce sont des figures qui peinent à faire entendre ou à étouffer leurs voix véritables. Elles suivent, plus ou moins volontairement, un plan qui leur permettrait d'intégrer un monde insouciant de leur personne, mais férocement hostile à tout ce qui peut déranger l'ordre préétabli.

Bibliographie

Asibong, Andrew et Jordan, Shirley, « Rencontre avec Marie NDiaye » in Andrew Asibong et Shirley Jordan (éds.), *Revue des sciences humaines*, n° 293 / janvier – *Marie NDiaye : l'étrangeté à l'œuvre*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009, p. 187-199.

Chanaille, Gilles, « Le dernier livre de Marie Ndiaye, écrivain féministe » in *Marie Claire*. En ligne : http ://www.marieclaire.fr/,le-dernier-livre-de-marie-ndiaye-ecrivain-feministe,834384.asp.

Crom, Nathalie, « Marie NDiaye, hantée par des femmes puissantes » in *Télérama*, publié le 29 septembre 2016. [En ligne] http ://www.telerama.fr/livre/marie-ndiaye-hantee-par-des-femmes-puissantes,147828.php.

NDiaye, Marie, *Mon cœur à l'étroit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008 [2007].

NDiaye, Marie, *Trois femmes puissantes*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2009.

NDiaye, Marie, *Ladivine*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2013.

NDiaye, Marie, *La Cheffe, roman d'une cuisinière*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 2016.

Reynier, Solène, « Un récit hagiographique », entretien avec Marie NDiaye in *Zone critique*, publié le 21 novembre 2016. En ligne : http ://zone-critique.com/2016/11/21/entretien-avec-marie-ndiaye/